



**HAL**  
open science

## Signe et signe linguistique, du diable au symbole

Didier Bottineau

► **To cite this version:**

Didier Bottineau. Signe et signe linguistique, du diable au symbole. *Signifiances (Signifying)*, 2018, Le symbole est-il diabolique? Duplicité(s) du signe en question, 2 (1), pp.11-31. hal-03090888

**HAL Id: hal-03090888**

**<https://hal.science/hal-03090888>**

Submitted on 30 Dec 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Signe et signe linguistique, du diable au symbole

Didier Bottineau<sup>1</sup>

### Résumé

*L'étude soumet le signe sémiotique peircien et le signe linguistique saussurien à la question de la phénoménogenèse : elle interroge la manière dont l'action du théoricien produit son objet en fonction de présupposés, de méthodes et d'intentions. En articulant ces deux démarches extrêmes, elle aboutit à l'idée que le signe, dans tous ses états, doit être abordé prioritairement d'un point de vue microgénétique à travers ses réalisations épisodiques matérielles, lesquelles jouent un rôle constituant dans l'expérience émergeant de la pratique du signe dont l'enchaînement définit l'objet. Le cadre théorique de référence sera notamment celui de l'éfaction.*

**Mots-clés** : signe ; symbole ; phénoménogenèse ; éfaction

### Abstract

*This paper submits the peircian semiotic sign and the saussurean linguistic sign to the question of their phenomenogenesis : it explores the way in which the theoretical construction produces its resulting object under the guidance of prerequisites, methodologies and intentions. A comparative presentation of these two extreme approaches leads to the idea that the sign, both semiotic and linguistic, is to be envisaged from a microgenetic viewpoint through its episodic and material occurrences, which are instrumental in constituting the human experience that emerges from actual practices which bring about the object. The study therefore relates with the enactive paradigm.*

**Key-words** : sign ; symbol ; phenomenogenesis ; enaction

---

<sup>1</sup> CNRS, UMR 5191 ICAR / ENS de Lyon.

*The word symbol has so many meanings that it would be an injury to  
the language to add a new one.*  
(C. S. Peirce)

*Did the Stars and Stripes on the moon signify the establishment of an  
American colony?*  
(Frans von der Dunk)<sup>2</sup>

## Introduction : Le signe linguistique, un construit phénoménogénétique

La présentation du numéro cite un extrait de Douay et Roulland (2014), le *diabole* par excellence, le propos littéralement déconcertant, celui qui s'en prend au consensus sur l'idée bien reçue du signe (linguistique) en tant que symbole : « Le signe est une articulation dialogique et en aucun cas un symbole » (Douay & Roulland 2014 : 54). Cette définition se présente comme une *hérésie* au sens étymologique *αἵρεσις* / *haíresis* « choix », « préférence » (pour une interprétation novatrice qui récuse le consensus en vigueur). Notre propre questionnement en la matière se veut à son tour hérétique en ce sens. La question de fond est de déterminer si le mot *signe*, aussi bien non linguistique que linguistique, ne recouvre pas deux acceptions radicalement différentes : la *signation*<sup>3</sup>, l'acte en tant que performance épisodique et la *signature*, l'objet statique d'observation réflexive, profane ou experte. De même, par le mot *mot*, désigne-t-on les *vocables* de langue en tant que modèles d'action isolés par la description linguistique et supposément intériorisé par le sujet à partir de l'usage et de son apprentissage commenté en milieu scolaire, ou des « *vocages* »<sup>4</sup> de discours en tant réalisations épisodiques dans le contexte de l'interaction verbale ? Par ce questionnement qui se veut maïeutique, on explore la *phénoménogenèse* de l'objet conceptuel : on cherche à expliciter ce que doivent les propriétés et la définition du phénomène observé à la manière dont l'observateur l'a construit par une démarche technique et métadiscursive, que l'on se réapproprie par un commentaire *patadiscursif* (Bottineau 2017)<sup>5</sup>. En l'occurrence, on souhaite vérifier si les définitions en conflit ne concernent pas deux modes d'appréhension divergents du même phénomène, obtenus dans le cadre de dispositifs observationnels, constructifs et discursifs distincts. On se contentera, dans les lignes qui suivent, de remarques sur la constitution du modèle sémiotique peircien (section 1) et sur le dépassement du modèle saussurien du signe linguistique (section 2) : on met en vis-à-vis deux approches extrêmes séparées par un saut

---

<sup>2</sup> <https://www.pbs.org/newshour/politics/who-owns-the-moon-a-space-lawyer-answers> (consulté le 20 novembre 2018).

<sup>3</sup> Le mot *signation* désigne habituellement la réalisation gestuelle du signe de la croix.

<sup>4</sup> Les néologismes terminologiques qui figurent dans cette étude ont une fonction essentiellement heuristique : *vocage*, que l'on peut trouver dissonant, attire l'attention sur l'inexistence d'un métaterme convenu pour désigner simplement le mot dans sa manifestation discursive, incarné par l'action d'un corps vivant et impliqué dans la promotion d'une expérience sémantique ancrée dans l'interaction écologiquement située. A la différence de l'opposition langue / discours de la psychomécanique du langage, ce terme souligne également la nécessité de distinguer l'expérience du vocage vécu par le sujet parlant et son observation par le linguiste, qui doit décider d'intégrer ou non les propriétés du niveau du vécu en fonction de ses objectifs et de l'importance accordée à l'expérience subjective. C'est donc l'ensemble de la construction d'un objet stratifié selon divers points de vue phénoménologique qui est mis en discussion.

<sup>5</sup> Issu de la *pataphysique* de Jarry (1897-1898), le préfixe néologique *pata-*, dont le signifiant ludique ne doit pas masquer la créativité conceptuelle, condense la composition pseudo-grecque τὰ ἐπὶ τὰ μεταφυσικά (*tà epì tà metàphusiká*) « ce (qui est) sur ce (qui est) après la physique » : le « méta-méta » réflexif, du second degré, précurseur de la métamétaphysique et de la métaontologie (Chalmers et al. 2009), laquelle demande notamment si les questions que l'on se pose ont des réponses prédonnées autrement que par la formulation même de la question. De même que la pataphysique détermine les conditions de constitution de la métaphysique, le patadiscours explicite et contrôle la manière dont le métadiscours oriente, voire détermine, la conversion en objets linguistiques des processus linguistiques impliqués dans tout acte discursif et observés par le linguiste qui se les réapproprie et les remodèle dans un acte « d'observation » guidé par son propre discours secondaire et commentateur.

épistémologique, la capacité du signe linguistique saussurien à se commenter réflexivement et à gérer son propre fonctionnement au fil des épisodes discursifs. Cette discussion nécessitera de considérer le signe non pas simplement en tant qu'objet, mais en tant qu'action et relation assurée et assumée dans l'expérience vécue, subjective et interactive : à partir d'épisodes du signe et du mot en tant qu'évènement, on explore les conséquences d'une conception microgénétique de ces entités en tant que processus évolutifs ancré dans l'historique de leurs réalisations matérielles. Pour des raisons de volume, on réserve à une étude ultérieure la relation de ces propositions aux autres étapes du structuralisme, notamment Benveniste et Jakobson.

## 1. Remarques sur le signe peircien dans une perspective phénoménogénétique

Dans cette section, on avance quelques propositions sur ce que devient la typologie peircienne du signe analysée sous un angle explicitement phénoménogénétique<sup>6</sup>. On admet d'emblée que l'œuvre philosophique de Peirce, surnommé « l'Aristote Américain », ainsi que l'immense littérature qui la concerne, couvre une complexité et diversité thématique à laquelle on ne rendra pas justice ici : la théorie peircienne du signe n'est réellement intelligible que dans le contexte de sa sémiotique, ou théorie du sens (dans le contexte de sa philosophie réaliste : Tiercelin 1993 et 2011) : elle ne peut être réduite (comme on le fait en linguistique) à la tripartition en indices, icones et symboles (du côté de « l'interprétant ») et doit intégrer le statut du representamen triadique (qualisigne, sinsigne, légisigne).

### 1.1 Peirce, précurseur d'une biosemiosis radicale ?

Peirce adhère à l'idée d'une vérité immuable formulable en tant qu'elle-même, indépendante de l'opinion relative à une époque donnée (le faillibilisme) : en ce sens, il accepte l'idée d'un monde en soi qui serait formulable adéquatement sous la forme d'un modèle correctement construit : il rejette l'approche de la métaphysique ontologique (ni empirique, ni expérimentale), ainsi que le scepticisme absolu de type cartésien (l'allégorie du mauvais génie exorcisé par le cogito comme socle et îlot de reconstruction épistémique au milieu de l'océan du doute universalisé). Le réel existe « en soi » (il y a une vérité universelle absolue indépendante de sa formulation relative : doctrine du « faillibilisme » et rejet du réalisme nominaliste), il n'est pas observable directement, mais chaque objet est constructible par l'observation, l'inventaire, l'articulation de l'ensemble de ses effets (le pragmatisme, ou pragmaticisme, le second terme se détachant des usages profanes conservés par le premier). Ceci fait de la métaphysique peircienne un positivisme indirect<sup>7</sup>, le scepticisme étant neutralisé par *l'observation*, l'observation méthodologiquement disciplinée de ses effets (par les

---

<sup>6</sup> Par ce terme on insiste sur le fait que toute apparition (phénomène) est d'emblée une construction produite par un corps en tant que système dynamique biologique à un moment donné de l'évolution de son espèce d'appartenance. Cette idée est contenue dans la phénoménologie, qui fonctionne en réalité comme une phénoménogénologie (étude des conditions de création de l'apparition, d'items de réalité en tant qu'objets construits de connaissance), mais elle est régulièrement occultée, y compris dans des textes philosophiques, comme en témoigne cette définition de la peinture, qui oppose phénoménologique à phénoménogénétique comme si tout phénomène apparent ne résultait pas d'une genèse : « Le principe de création en peinture n'est pas dans le recueil du visible, il n'est pas phénoménologique, mais phénoménogénétique » (Marcel Paquet, <http://causasui.e-monsite.com/pages/textes/qu-est-ce-que-la-peinture.html>, consulté le 20 novembre 2018).

<sup>7</sup> Comme l'explique la conclusion de Tiercelin (1993) : « Cosmogonie plus que cosmologie, cette métaphysique développera une sorte d'idéalisme objectif évolutionnaire, s'essayant à une synthèse entre le synéchisme (la réalité du continu, qui se manifeste dans la tendance de l'univers à prendre des habitudes et à faire baisser, au fil de l'évolution, la quantité de hasard objectif), le tychisme (la réalité du hasard absolu, qui interdit le nécessitarisme déterministe strict et explique que les lois soient au mieux approximativement vraies) et l'agapisme (ou amour créatif). »

démarches de « l'enquête » et l'adjonction de l'abduction aux pratiques hypothético-déductive et inductive). Peirce classe les sciences en fonction du mode de construction pragmatique des objets positifs : la philosophie (ou « cénoscopie », observation des choses communes, les apparences ; par opposition à « l'idéoscopie » des « sciences spéciales » de Bentham, idéatrices et révélatrices de phénomènes non visibles, non « communs » dans tous les sens du terme) se divise en phénoménologie (dite phanéroscopique « observation des choses vues par l'esprit », ou catégorique), sciences normatives (esthétique, éthique et logique) et métaphysique.

Peirce contourne donc la question du « monde en soi », le noumène kantien, le X-monde à la fois inobservable et inévitable en tant qu'hypothèse insérée explicitement par le discours au sein du monde observable (Bottineau 2012ab), en définissant les objets d'esprits comme des matrices pragmatiques (systèmes d'effets, conséquences, d'implications) construites à partir des manifestations observables (le *representamen*). Ce qui lui pose problème, et qu'il ne pouvait pas établir en son temps même s'il en avait le pressentiment et l'intuition intense, c'est que la manifestation empirique à la perception, l'objet visuel ou multimodal (tactile, auditif, olfactif, gustatif, et surtout moteur), est elle-même d'emblée un objet d'esprit, c'est-à-dire, de manière incontournable dans sa propre logique, une matrice pragmatique, un réseau de modèles kinésiques normatifs correspondant à ce que Gibson (1976, 1979) nomme *affordances*, les « faisabilités ». C'est exactement ce que suggèrent les théories de la perception incarnée (Noë 2004) et que souligne Berthoz (Berthoz et Andrieu 2011) en remplaçant le terme *perception* par celui de *perçaction* : l'idée est que (i) la capture des signaux sensoriels est ancrée dans des organes mobiles vivants munis de leur propre dynamique et cinétique, de leurs mouvements (oculomotricité, auriculomotricité, neuromotricité), et (ii) du fait de la transduction intracorticale des deux premières (entre autres) par la seconde, la neuromotricité perceptuelle se réalise dans un contexte où se joue également la neuromotricité corporelle enregistrée en relation avec les entités en cours de reconstruction et présentation consciente. Il n'est pas possible de visualiser un objet (par exemple une table) sans convoquer le paradigme des kinèmes (modèles d'action motrice) routinièrement associés à l'interaction avec toute manifestation visuelle (*representamen*) reconnue comme occurrence du paradigme de la catégorie « table » (s'y asseoir, manger, travailler, discuter), qu'elle soit nommée dialogalement (ou mentalement) ou non : la « table », en tant qu'idée, événement mental et acte de focalisation attentionnelle, convoque un ensemble hétérogène de kinèmes articulant la navigation (se déplacer, s'installer), la préhension (manipuler des objets dans le contexte de la table ; manipuler la table même : déplacement, nettoyage), l'oculomotricité (balayage oculaire qui coordonne le cinétisme de la vision avec les autres cinétismes mentionnés), en sorte que l'idée de l'objet, consciemment vécue comme un état statique, masque un réseau kinématique complexe qui enregistre et prévoit toutes les situations et actions usuels envisageables. Toutefois, il faut intégrer à ce paradigme de kinèmes l'ensemble de l'activité langagière mémorisée qui entoure et contextualise les rencontres avec des « tables » matérielles ou imaginées (le *languageing* fantôme, Bottineau 2017) : *Tu as mis la table ? À table !*, etc. Ce discours, qui escorte et oriente les interactions ordinaires, joue un rôle déterminant dans le profilage des *affordances* de tout « objet » : le réseau de kinèmes formant l'objet mental table doit autant à l'historique des rencontres avec l'objet (matériel, figuré ou imaginé) qu'à celui des interactions verbales qui guident ou commentent ces rencontres, ou les font imaginer de manière autonome. Le rapport à la table en tant que matrice normative d'actions possibles se construit dans les interactions verbales qui polarisent la *semiosis* des rapports à la manifestation de l'objet (matérielle ou figurative) : le « concept » résulte d'une *microgenèse* (Werner 1956, Bachmann 2000, Rosenthal 2005<sup>8</sup>) dont la réalisation à travers les processus biosémiotiques se poursuit et

<sup>8</sup> « Le concept de *microgenèse* désigne le développement à l'échelle du temps présent d'un percept, d'une expression, d'une pensée ou d'un objet d'imagination. Il définit le surgissement de l'expérience immédiate comme

distribuée au fil des interactions au sein du *socius*, le corps social. De ce fait, la phanéroscopie, ou élaboration phénoménologique de l'objet apparent comme objet d'esprit, en tant que matrice pragmatique, que Peirce semble situer au niveau secondaire de la philosophie cénoscopique (comme discipline épistémique assistée par le discours et une méthodologie d'enquête scientifique), est inscrite d'emblée au niveau primaire de la *perçaction*<sup>9</sup> (Berthoz 1997, Berthoz et Andrieu 2011) qui constitue le *representamen* : la manifestation perceptuelle de l'objet occurrence empirique en tant que produit de conscientisation instantanée non réflexive, construction impliquant la motricité multimodale individuelle en tant que réalisation du système de pratique collectif. De manière révélatrice, la définition de l'entité mentale *table* (pensée hors activité langagière dans un acte de perception simple) et la notion lexicale (telle que la définit Culioli comme ensemble hétérogène de propriétés physico-culturelles) se chevauchent parce qu'elles sont de même nature : la *table* en tant que réseau kinématique ; le discours (dont le mot *table*) en tant que discipline mobilisant une orchestration kinématique ; et cette discipline en tant que composante de la vie ordinaire où se produit mentalement l'idée de *table*. Tout objet perçu ou imaginé se réalise par un réseau kinématique partiellement conditionné par une participation verbale dialogique, que l'on parle ou pense ou non au moment de l'acte de conscience.

Autrement dit, pour des motifs encore plus radicaux que ceux invoqués par Peirce lui-même, il n'est pas d'objet perçu ni conçu qui ne soit, d'emblée, à la racine même du *representamen*, *signe*. Les *qualia* constitutives du *qualisigne* sont d'emblée des propriétés intrinsèques non pas de l'objet autonome mais du processus de sa production par un corps animé par un modèle commun de synthèse des percepts, modèle ancré dans un système de pratiques (dont le langage) qui dépend du corps tout en profilant au fil du devenir de l'espèce. Tout percept se produit comme un épi-signe non réflexif, de premier ordre, qui s'ignore, non distingué consciemment en tant que signe, dans le cadre d'une action constituante qui ne s'observe pas elle-même, et ignore son objet en tant que produit par elle-même constitué ; d'où l'impression fallacieuse, continuellement démentie par l'analyse mais toujours restaurée par l'expérience ordinaire, de voir le monde en soi, y compris soi-même en tant qu'objet d'esprit distingué du reste et auquel est attribuable la causalité de la dynamique constatée, donc son contrôle agentif par ce qui ne peut être que l'esprit. L'épi-signe non réflexif est à distinguer du méta-signe réflexif, celui qui se connaît en tant qu'activité subjective d'interprétation pragmatique de l'apparence dans un cadre assumé comme subjectif (le *sinsigne*) ou collectif et normatif (le *légisigne*).

---

un phénomène dont les antécédents directs procèdent d'une certaine dynamique de différenciation génétique. Tout processus de perception, d'expression (orale, écrite ou gestuelle), de pensée (dans ses différents modes et formats) ou d'imagination, qui tient dans le creux du temps présent est alors un processus microgénétique de différenciation et de développement, au sens génétique de ces termes. La description microgénétique se substitue à la représentation usuelle de ces processus en termes de transformation (du flux physique ou de l'information) et d'intégration (de différents types de données ou de composants primitifs). Elle rétablit l'expérience immédiate dans la structure dynamique du présent, dans le déploiement progressif mais immédiat du sens ; elle lui restitue également son organisation thématique et ses dimensions culturelle et herméneutique. » (Rosenthal 2005 : 1. Microgenèse)

<sup>9</sup> Berthoz propose de remplacer le terme *perception* par celui de *perçaction* pour souligner les faits que (i) la perception multimodale des objets (par la vue, le toucher, l'ouïe...) se fait dans le contexte des motricités coordonnées des organes et systèmes impliqués (oculomotricité, neuromotricité), (ii) les motricités perceptives, de même nature que les motricités impliquées dans l'expérience des objets (manipulation, navigation...), sont indissociablement liées, et donc (iii) l'objet est non pas simplement perçu, mais « perçacté », construit comme un ensemble de manipulations possibles, (iv) ce qui a pour effet de faire apparaître un réel « prêt à l'emploi » où les paradigmes d'événements et d'actions sont anticipés, chaque situation particulière n'étant alors que la réalisation d'un potentiel dynamique attendu, non problématique, non surprenant, non vécu comme un problème (la *simplicité* : Berthoz 2009).

Il est possible de tenter un rapprochement entre l'approche triadique peircienne et le modèle cinétique guillaumien de la constitution des actes de représentations, en trois étapes cognitives : puissancielle (*in posse*), en effectation (*in fieri*), en effet (*in esse*). Ce rapprochement s'inspire de la mécanique intuitionnelle initialement postulée pour modéliser la conduite des actes de représentation du temps formalisée par l'appareil dit psycho-sémiologique des modes et temps verbaux, et étendue par la suite à l'ensemble des systèmes grammaticaux constitutifs de la langue en tant que générateur d'actes de représentation ; il ne prétend aucunement expliciter un propos contenu dans la présentation peircienne. En suivant cette analogie, distingue au premier niveau le qualisigne muni d'un representamen à l'état puissanciel de sa capture, le sinsigne avec un representamen en effectation, et le légisigne stabilisé au niveau effectif. Toutefois, le qualisigne n'est pas à proprement parler puissanciel, il est plutôt inconscient du fait de la non-réflexivité de son élaboration par la perçaction (en tant qu'épisigne). Et il n'est pas non plus démuné de la normativité du légisigne, étant contraint implicitement et inconsciemment par les règles de ce que Maturana nomme le domaine consensuel d'interactions ; par exemple un humain citadin perçoit un rideau en tant que tenture décorative et délicate pouvant occulter une fenêtre, alors qu'un chat le perçoit en tant que matière souple à déchirer, objet de curiosité, de jeu ou d'exercice : quand bien même chat et humain verraient « la même chose » en tant qu'apparition, ils l'élaborent en qualisignes irréconciliables du fait d'être contraints par des pressions normatives divergentes. Cette normativité, masquée par son propre automatisme non réflexif à la limite du refoulement, permet de constituer un objet phénoménal muni de règles qui ne s'assument pas en tant que tel (par exemple, voir une table et admettre instantanément qu'elle n'est pas destinée à « être sautée dessus », mais sans jamais se détecter en tant qu'admettant cette règle commune, qui s'impose subrepticement : *perçacter* la table en tant que manifestation épisodique d'un processus microgénétique<sup>10</sup>). On évoque donc ici le paradigme de l'énaction, de la science de la nature comme science de l'expérience vécue ou *énactée*, de la substance apparente figurée et matérialisée par un processus inaccessible à la conscience. La conscience focalise son attention sur des éléments d'un réel apparent qui résulte lui-même d'une *ontosynthèse* : un « étant » (*onto*) qui, malgré son autonomie apparente, résulte d'une synthèse<sup>11</sup> par le corps même qui s'y voit exister et s'en distingue. Il n'y a de réalité vécue que composée par le vivant, de monde naturel que pour le monde vivant, cet extrait de matière physique qui se clôture opérationnellement en « (se) faire vivant ». Pour chaque espèce, l'ontosynthèse réalise un protocole commun de constitution avec sa régulation *spéciale* (propre à l'espèce,

<sup>10</sup> Cette normativité masquée se révèle lorsqu'un observateur échoue à « reconnaître un objet » en ne parvenant pas à lui attribuer une fonction ou le resituer en tant que manifestation épisodique d'une chaîne de microgenèse. Tel est par exemple le cas du Professeur Tournesol dans *Les Aventures de Tintin, Vol 714 pour Sydney* lorsque, dans la cheminée d'un volcan en éruption, son pendule réagit à un objet inconnu (« Tiens, tiens, tiens ? Qu'est-ce qui se passe encore ici ? Voyons, qu'est-ce que cette espèce de caillou ? » (1968 : 55), qui réapparaît en tant que « tige de métal terminée par une tête hémisphérique [...] [fait d'un] métal qui n'existe pas sur Terre [...] [et donc] d'origine extra-terrestre » (1968 : 61). Sachant qu'entre les deux épisodes le Professeur a été évacué du volcan par des extraterrestres qui l'ont ensuite libéré en état d'amnésie totale des souvenirs récents, l'objet oublié apparaît dans sa poche sans antériorité narrative et avec ses propriétés idiosyncratiques : cet objet réfractaire à toute explication, à la fois par sa présence et par sa composition, problématise le véritable qualisigne comme « pure possibilité de signe », l'impossibilité d'en relier et recontextualiser les manifestations épisodiques, de le perçacter au sein d'un domaine consensuel.

<sup>11</sup> Au cours d'une discussion avec Marine Poirier, une réflexion au sujet des différents modes d'appréhension d'objets composites (vécus ou non vécus comme tels : coalescence, agglutination, composition, synthèse, etc.) a conduit à remarquer que les termes *composition* et *synthèse* disent littéralement la même chose à partir d'étymons latins et grecs, mais se distinguent par le mode de prise en charge du processus : *com-position*, d'étymologie transparente, évoque un agent qui se connaît comme auteur réflexif de l'acte de « mettre ensemble » ; *syn-thèse*, d'étymologie savante et opacifiée par l'ignorance commune du sens des racines grecques empruntées par le latin, évoque un processus de « mise ensemble » non assumé par un tel agent : cf. photocomposition vs photosynthèse. Le terme ontosynthèse souligne que le processus échappe à toute conscience observatrice ou actrice et lui livre un résultat qui sera vécu comme non synthétique.



humaine ou autre), exécutée par le corps individuel en tant que participant matériel unitaire à la dynamique commune du groupe au sein de l'espèce, communauté d'agents vivants interactifs à générer de l'Umwelt (Uexküll 1934), du monde vécu en tant qu'esprit distinguant un soi autonome et un « reste » opératique (dans lequel opérer). La fabrique du monde-esprit, « trucage » biologique à faire apparaître un décor au sein duquel nous sommes projetés comme acteurs (Frith 2007)<sup>12</sup>, est non réflexive, ignorée pour être crédible, et donne à vivre un *monde à soi* qui ne s'assume pas comme production axiomatique<sup>13</sup>, ou monde en « *soit* », le *soit* de la création divine, de l'acceptation et des énoncés de problèmes mathématiques. Ce refoulement de l'ontosynthèse, qui masque à l'agent sensible sa participation corporelle et culturelle à la synthèse des objets vécus comme perçus, est à l'origine des qualia, impression que les objets sont munis de propriétés sensibles immédiates, à l'origine de la notion de relation de priméité chez Peirce pour le qualisigne<sup>14</sup>.

Dans le cas de l'humain, le langage participe de l'ontosynthèse, aussi l'idée que chacun se fait du réel varie-t-elle au gré des constructions que l'on en réalise avec l'assistance du discours, comme par exemple l'introduction de la relativité générale ; et, paradoxalement, l'idée même

<sup>12</sup> Le titre anglais de Frith, *The Making of the Mind*, évoque les « making of » cinématographiques : les trucages employés par le producteur pour faire apparaître un réel plausible tel qu'un affrontement entre vaisseaux spatiaux dans une fiction comme *Star Wars* ; le réel est un décor apparemment matériel posé par un corps démiurgique qui s'ignore sur un monde en soi globalement insaisissable en tant que tel mais appréhendable par ses effets perturbateurs locaux à partir desquels tout reste à inventer. L'idée du monde vécu comme apparence fallacieuse parcourt la réflexion philosophique depuis au moins le mythe de la caverne du dualisme platonicien et prend un relief particulier avec l'allégorie du malin génie de la première méditation métaphysique de Descartes, concrétisé par l'expérience de pensée de cerveaux dans une cuve (*Brains in a Vat*) de Putnam (1981 : 1-21), puis par diverses fictions comme le film *The Matrix* (Andy et Larry Wachowski, 1999. À leur manière, éraction et perçaction suggèrent que l'expérience relève du travail d'un génie créateur : le monde comme *fata morgana* (superposition de mirages d'apparence matérielle consistante) généré par une Fata Morgana (le corps vivant en tant que sa propre Fée Morgane, génératrice de la fata morgana au sein de laquelle il se voit apparaître et intervenir comme dans un décor auquel on croit, un « opéra » : Bottineau 2017). Mais ce génie créateur n'est pas trompeur : il ne remplace pas une réalité par un masque, il crée un masque efficace comme seule réalité possible ; et sa fonction première n'est pas de donner accès à la connaissance d'un monde en soi préexistant, mais à produire un modèle de monde efficace au sein duquel la survie est possible : il n'est ni vrai ni faux, il fonctionne. La transition de cette nature pragmatique à une reconsidération épistémique naît de la coordination intersubjective par le langage, qui replace les humains interactifs en situation d'observateurs négociant la co-construction d'un objet partagé.

<sup>13</sup> *Axiome* < *αξίωμα/axioma*, « considéré comme digne, convenable, évident en soi » < *αξιος (axios)*, « digne » : le monde vécu, axiomatique, est élaboré par le corps comme une proposition indémontrable digne de foi, ignorée en tant que telle faute d'observation réflexive qui démasquerait – et dissoudrait – le génie créateur.

<sup>14</sup> Exemple de la couleur (Valeur 2011 : 10-11) : le soleil apparaît comme blanc alors que la décomposition prismatique du spectre des fréquences lumineuses mélangées que contient son signal, du rouge à l'indigo, révèle que la lumière solaire ne comprend pas la fréquence lumineuse isolée qui, traitée isolément par la rétine et le système visuel, livrerait le « même » blanc, le blanc biosynthétique et *vécu comme même*. Deux blancs apparemment identiques peuvent résulter soit d'un signal lumineux « pur » (de fréquence unique), soit d'un signal mélangé (de fréquences diverses dont aucune ne coïncide avec la pure) : le système visuel ramène des cocktails fréquentiels différents à des couleurs uniques et réduit des paradigmes de mélanges fréquentiels à une taxonomie chromatique simplifiée, à la manière dont des systèmes d'équations distincts peuvent livrer une solution unique (le cerveau ne procède pas par calcul mais par réponse neuronale à des seuils critiques qui vont « rabattre » les mélanges vers des « couleurs » unifiées) ; le lait d'amande est nommé *lait* d'amande du fait de qualia similaires à celles du lait de vache, alors même que « An almond doesn't lactate » (Scott Gottlieb, commissionnaire de la Food and Drug (FDA) Administration américaine, 18/07/2018, <https://www.politico.com/story/2018/07/17/almond-lactate-nondairy-milk-scott-gottlieb-725974>, consulté le 20 novembre 2018). Ce dispositif permet de ramener tout mélange fréquentiel à une seule couleur, donc de différencier les objets par ces colorations radicalisées et contrastives. On ne perçoit pas la couleur, on colore le réel : le système visuel (entre autres) *invente les qualia*, il produit l'impression que l'objet biosémiosiquement construit est muni d'impressions sensibles immédiates dans la relation de priméité, univoques et différenciatrices de l'objet voisin (traité dans les mêmes conditions), d'où la possibilité de poser des limites et frontières, et de rendre les objets maniables. La relation de priméité est un construit qui s'ignore, inaccessible à l'introspection, et fondamentalement nécessaire dans la production d'un modèle efficace de mise en scène du réel qui doit s'ignorer en tant que modèle pour être acceptable.



d'un monde en soi distinct des apparences percevables et modèles concevables fait partie des innovations ontosynthétiques introduites au sein de notre Umwelt humain par nos propres discours d'humains : si le monde perçu est un axiome qui s'ignore, le monde conçu discursivement est un axiome qui se connaît, le second intervenant sur et dans le premier selon la manière dont il s'en distingue. Tout objet manifeste, en tant que cible d'attention, produit de conscience et matrice apparente de *qualia*, est phénoménogénéré dans un processus *biosémiosique* dont le refoulement livre un produit *biosémiotique* que l'on croit ne relever que de l'interprétation alors qu'il est fabriqué, dans le respect de l'art propre à l'espèce : non réflexif pour les mondes animaux, linguistiquement assisté pour l'humain, avec toute la normativité, culturalité et enculturation que cela suppose<sup>15</sup>. Il convient de penser le qualisigne percien et la relation de priméité, supposément immédiate, comme l'affichage de l'objet en tant que processus microgénétique matérialisable par la manifestation interactive et située, pour intégrer l'idée d'un monde ontosynthétique d'emblée biosémiosique, c'est-à-dire, énéacté.

## 1.2 Réviser l'indice, l'icône et le symbole dans le contexte d'une triade renouvelée

Reformuler le qualisigne comme épi-signe non réflexif permet de réviser le signe peircien en général et sa typologie plus en détail. Le representamen, en tant que construit d'esprit de niveau épi- (non réflexif) ou méta- (réflexif, distingué par un paradigme discursif), est vécu comme une cause induisant un effet, éventuellement un stimulus (auto-conditionné) déclenchant une réponse (la relation aboiement → chien, fumée → feu, Porsche → « aspirateur à nanas » etc.). Sur l'emploi du terme stimulus, on ne discutera pas ici la controverse autour de la sémiotique de Morris (1938) comme lecture superficielle de Peirce entachée de behaviorisme selon ses détracteurs. La biosemiosis radicale permet à tout percept (ou, plus exactement, *perçact*) d'inclure son potentiel interprétatif de qualisigne, et donc, d'opérer (d'être admis comme) indice à l'instant de perçaction : la fumée évoque le feu, l'aboiement le chien, etc. De même, le chien manifeste, celui que je vois et entends aboyer, est une épi-icône (non réflexive et indistincte, ressentie comme monadique) : la production du perçact inclut les enregistrements de manifestations canines antérieures, ce qui fait de l'exemplaire la réplique *diamnésique* d'exemplaires refoulés et amalgamés, donc une matérialisation momentanée du concept microgénétique ; envisager l'objet manifeste comme l'épi-icône et épisode microgénétique élimine la nécessité de recourir aux concepts dualistes de représentation, de catégorie et de prototype.

La réappropriation des icônes et indices « naturels » (épi-énéactés comme tels) par des activités de languaging normatif et de construction de commentaire conventionnalisateur peut inscrire dans la « culture » partagée des modèles de distinction et de réinterprétation secondaire et réflexive, par exemple l'orthodoxie de la fumée comme indice du feu, ou du cœur pictogrammatique comme icône du cœur organique. Elle permet surtout de développer des méta-signes artificiels qui n'auraient pu émerger hors de cette activité : l'épi-indice fumée du feu ponctuel est converti en méta-indice générique « fumée » du « feu » générique du fait de l'accord sur l'extrapolation, disséminé au gré des interactions verbales : « il n'y a pas de fumée sans feu ». Le dicton synthétise un paradigme de manifestations épisodiques de la relation indexale et la fait repenser dans le contexte de l'ensemble hétérogène des points de vue possibles, d'où l'ouverture à des questions autres que le risque d'incendie, l'impression de dérivation métaphorique, l'émergence d'un schéma abstrait (la relation de causalité) : la

<sup>15</sup> Exemple : le littoral marin, en partie « perçu » comme lieu de baignade dans une tradition occidentale récente, est pour certaines tribus ivoiriennes Ebrié un lieu de ressource alimentaire habité par des esprits avec qui il faut négocier et qui peuvent provoquer la mort des pêcheurs par chavirage lors du franchissement en pirogue de la barre de hauts-fonds sableux où se brise la houle. Pour cette raison, les pêcheurs ne savent pas nager et ne cherchent pas à survivre, en cas de naufrage, à une mort voulue des esprits.

réplication du dicton en fait un « objet » micro-génétique lui-même en devenir, un micro-système social dynamique, autonome, réalisable par les interactions qui le matérialisent épisodiquement par incarnation écologique, interactive et répliatrice. Quand le discours et l'activité technique ambiants créent un méta-signe artefactuel, ils l'assortissent d'un méta-discours qui conventionnalise une spécification du jugement génériquement porté sur la relation : les pictogrammes routiers et autres sont explicitement déclarés iconiques (qu'ils le soient ou non en première instance) ; d'autres sont déclarés arbitraires et conventionnels, comme la colombe pour la paix. La relation subjective n'a guère d'importance : on peut juger la colombe iconique de la paix par son apparence ou motivée par son origine biblique, rien n'y fait, si le languaging commun décrète que c'est un symbole convenu et arbitraire, la colombe sera ce que le dominant détermine « à l'insu de son plein gré ». De même, on peut juger subjectivement un smiley très faiblement iconique du visage humain, et très fortement inscrit dans un continuum iconographique qui commencerait avec l'art pariétal et les hiéroglyphes, et se poursuit avec la tapisserie de Bayeux, les images d'Épinal, la bande dessinée (visages ronds de Bécassine, Gaston Lagaffe, les Schtroumpfs, certains mangas...), et estimer que le smiley figure un moment d'un devenir microgénétique et autopoïétique d'un « perçact » générique émergeant d'un domaine consensuel d'interactions évolutif par (entre autres) auto-commentaire, peu importe : si le discours ambiant *établit* l'iconicité du smiley (Harvey 1960 et ses avatars ultérieurs, en codage ASCII et autres), le smiley sera conventionnellement admis comme iconique. La réplication liturgique de ce credo revient à replacer chaque agent qui le rencontre dans l'illusion du logothète cratylien, qui se vit (ou se simule) comme (re)créant le signe sous l'empire de la motivation empirique ou idéelle, comme s'il se portait à croire que lui-même aurait produit le même symbole, avec le même couplage du representamen et de son interprétation, sous l'effet des mêmes déterminismes objectifs. Comment mieux s'auto-persuader de la naturalité et de la légitimité du symbole, et garantir sa robustesse incontestable et durable, même évolutive, au sein de la communauté ? Le symbole peut même être erroné et remotivé : si le « coq gaulois » doit en partie sa promotion symbolique à une confusion entre *galus* « gaulois » et *gallus* « coq » (souvent graphié *galus* par une erreur devenue coutumière), ou au fait de transcrire *gallicus* « gaulois » avec deux <l> comme *gallus* « coq », sa relecture comme icône de traits de caractères « celtiques » en fait le symbole d'une identité nationale entretenue par un discours culturel en boucle, à la manière d'un *notre père* au sein d'une liturgie laïque inconsciente d'elle-même, qui porte la communauté à se croire conforme au symbole qui refléterait ses caractères : le symbole, en tant que micro-système microgénétique autopoïétique et distribué, travaille, voire produit, le symbolisé pour la communauté qui, le réalisant, se réalise elle-même. L'absence du même travail pour une communauté tierce livre une réalisation différente (au double sens de réalisation : action de « mise en réalité » et prise de conscience comme en anglais, puisque *réaliser, c'est réaliser*) : aux yeux des Allemands, le coq fait pâle figure face à l'Aigle impérial – Romain, puis du Saint Empire Romain-Germanique, puis Napoléonien, puis Autrichien et Allemand, républicain (Weimar), national-socialiste ou fédéral (en modifiant l'orientation de son bec, de face ou de profil) ; un Aigle lecteur du Coq, tous deux microgénétiques, vecteurs de rencontres d'esprits communautaires, dites interculturelles.

On explore donc des redéfinitions d'inspiration éactive, qui explicitent la nature des relations par lesquelles se distinguent et corrént les agents de production sémiotique et les representamen dont ils réalisent une lecture automatique (épisémiotique) ou allomatique (métasémiotique, accompagnée par du languaging). Tout representamen construit une Gestalt unifiée par la loi de clôture appliquée par l'observateur qui profile le representamen et le geste interprétatif indissociable :

- L'indice résulte de l'attribution « spontanée » d'une détermination causale à une manifestation naturelle aléatoire (comme les sous-vêtements jetés dans l'escalier pour

le conjoint de retour au domicile conjugal à une heure imprévue dans certaines comédies) : il se réalise comme épisigne, amalgame de la chose et de l'idée, conditionné par des habitus collectif mais non discuté en tant qu'indice, et personne ne dira conventionnellement et génériquement que la fumée est un indice. L'association automatique et instantanée du représentamen et de la causalité convenue le fait fonctionner sur un mode proche du rapport mode stimulus / réponse, plus ou moins ressenti comme tel. La relation est schématisable en termes de relations tout / parties (métonymie, synecdoque etc.).

- L'icone part d'un représentamen reconnu comme mimétique à travers un discours qui conventionnalise la ressemblance, même totalement discutable. La relation iconique articule un compromis entre une motivation figurale ancrée dans le représentamen construit (le perçact) et le discours accompagnateur : sans être purement « épi » ni « méta », il oscille entre les deux selon les contextes et actes d'observa(c)tion.
- Le symbole est par définition une unité conventionnelle, un modèle de représentamen muni d'une interprétation convenue contrainte par un discours, donc de niveau métasémiotique. Le discours qui le commente trie et conventionnalise les propriétés incluses et exclues. Il faut donc absolument distinguer le symbole en tant que représentamen programmé, muni d'une herméneutique collective figée, une idéologie althusserienne, et le représentamen en tant que manifestation occurrence réinterprétable autrement et en plus de ce que le dogme détermine, par exemple en reconnaissant un degré d'iconicité à la colombe ou un degré d'arbitrarité au coq compte tenu de l'accident étymologique et de la collision lexicale (sauf à considérer que la ressemblance des signifiants *galus* et *gallus* est elle-même symptomatique au niveau submorphémique de la matrice *g-l*, avec un parcours sémiogénétique commun).

Toute expérience symbolique, en tant qu'épisode microgénétique et perçaction d'un représentamen conventionnel, s'expose donc à une bifurcation potentielle où s'articulent le modèle normatif et sa relecture momentanée, conformiste ou dissidente. Toute réplique symbolique ouvre la voie/x à un dédoublement possible, un diable déconcertant. Ceci transparaît dans les relectures individuelles des symboles, où chacun se perd en conjectures sur les degrés d'arbitraire, de conventionnalité, d'iconicité. La prolifération d'épisodes potentiellement bifurquants mobilise la diversité des points de vue et d'action, donc de constructions déviantes et vicariantes (au sens de Berthoz 2013, tiré de la biologie évolutionnaire), propre à toute participation individuelle à un système social. A chaque épisode symbolique, chacun se joue nécessairement en mode Hermogène et optionnellement en mode Cratyle : on énonce la contrainte convenue et, éventuellement, on la questionne par une « enquête » (peircienne) sur la motivation par la causalité indicielle et/ou l'iconicité mimétique (il conviendrait d'explorer les implications psychanalytiques et psychosociales de ce fourchage). Par exemple, la relation au cœur pictographique peut fonctionner sur le mode iconique (de ressemblance à l'organe<sup>16</sup>) et/ou symbolique (d'évocation de l'amour), l'iconicité elle-même pouvant être artificiellement convenue : si un cœur vivant et palpitant peut opérer comme indice épisémiotique (par exemple dénoter un sacrifice humain sur une pyramide précolombienne), un cœur graphique peut opérer comme icône et/ou symbole métasémiotique (avec convention discursive des propriétés graphiques de la construction du représentamen

---

<sup>16</sup> L'origine du cœur stylisé et symbolique dans l'iconographie hellénique est attribuée à la feuille de lierre ou à la graine de silphium, plante réputée contraceptive et symbolisant amour et sexualité, menée à l'extinction par un usage excessif. (Source : Armin Dietz, cardiologue (Burghausen, Bavière) et chercheur indépendant (base de données sur l'histoire du symbolisme du cœur, <http://herzbestattung.de/english/index.html>, consulté le 20 novembre 2018).

artificiel et ses interprétations icono-symboliques<sup>17</sup>). Ceci concerne les mots eux-mêmes : le mot *icône* (féminin) dans ses deux sens de « petite image religieuse » et « image électronique » tend, dans l'usage, à se distinguer entre icône pour la première acception (féminin) et *icone* (masculin et sans accent, francisation de l'anglais *icon*). Certains dictionnaires, comme le Larousse, intègrent cet usage vicariant (icône ou icone informatique, masculin ou féminin pour *icone*) : par ses réalisations hétérogènes en graphie et en genre, et les débats qui l'accompagnent sur les forums, ce mot *ico/ône* peut sembler figurer iconiquement le diable et vivre son autopoïèse microgénétique.

En conséquence, dans le monde animal, le perçact, en tant qu'épisode d'un système microgénétique, est une épi-icone vécue comme monadique et prise pour chose avec laquelle on interagit. Dans le monde humain, le languaging fait cohabiter le perçact avec des verbalisations observatrices, commentatrices et réformatrices, qui le font distinguer en tant que forme fiable à un sens, donc le dyadisent. Cette cohabitation co-affecte le perçact verbal et le conçact linguistique, qui s'interpénètrent et s'entrelacent : en ce sens, un peut rejoindre l'hypothèse Sapir-Whorf – non pas au sens que le réel ne se conçoit qu'en le disant, ou que le découpage lexical se projette sur le découpage ontologique, mais que la participation du languaging à l'ontogenèse affecte directement celle-ci, puisque tel est son rôle : même sans dire le mot « table », l'énaction de l'épisode manifeste de la table doit inévitablement quelque chose au languaging fantôme, les discours qui ont entouré les épisodes antérieurs de l'objet. Le signe peircien s'inscrit dans un continuum de distinction du monadique au dyadique sous l'effet spécularisant de l'activité langagière et de l'observation concertée qu'elle érige en système social autopoïétique (modélisé par la théorie de la relation interlocutive de Douay et Roulland 2014). Abordons à présent la question de ce processus pour le signe linguistique « proprement dit », toujours en se défiant de la phraséologie, qui nous fait dire et penser n'importe quoi si l'on n'y prend garde.

## 2. Phénoménogenèse du signe linguistique

Admettons, avec Peirce (1894 : 9), que le signe linguistique, ou plus exactement l'unité lexicale, le nom commun, soit un symbole :

Any ordinary word, as “give”, “bird”, “marriage”, is an example of a symbol. It is applicable to whatever may be found to realise the idea connected with the word; it does not, in itself, identify those things. It does not show us a bird, nor enact before our eyes a giving or a marriage, but supposes that we are able to imagine those things, and have associated the word with them.<sup>18</sup>

Cette définition occulte plusieurs distinctions importantes. D'une part, le mot oral et le mot écrit. Le mot oral peut être envisagé sous deux angles, (i) au niveau de ses manifestations occurrenceielles épisodiques, en tant qu'exemplaires événementiels proférés par un locuteur incarné, biologique, compromis dans une interaction verbale écologiquement située, avec relation dialogale et chaînage dialogique, production d'un exemplaire qui en réplique d'autres et prolonge un *plexus* : le mot *vocal* de discours, réalisé par un ensemble ouvert de locuteurs dans un historique d'interactions verbales diverses ; (ii) en tant qu'ensemble théorique de toutes

<sup>17</sup> Pour une évocation de la diversité des commentaires non experts et des hypothèses (sérieuses et farfelues) sur l'origine du cœur pictographique et son symbolisme, cf. <https://www.culture-generale.fr/croyances/3654-dou-vient-la-forme-symbolique-du-coeur> (consulté le 20 novembre 2018).

<sup>18</sup> « Tout mot ordinaire comme “donne”, “oiseau”, “mariage” est un exemple de symbole. Il est applicable à tout ce qui peut se trouver réaliser l'idée attaché au mot ; il n'identifie pas en lui-même ces choses. Il ne nous montre pas un oiseau ni n'accomplit devant nos yeux une donation ou un mariage, mais il suppose que nous sommes capables d'imaginer ces choses et que nous leur avons associé le mot. »

les occurrences vocales possibles, attestées et imaginables : le mot *vocable* de langue comme modèle général héritier du paradigme de ses réalisations vocales antérieures et précurseur d'éditions ultérieures, conformes et innovantes. On retrouve ici les distinctions effet / puissance et discours / langue de la psychomécanique, mais en insistant sur la dimension sociale et constituante du discours relativement à la langue, laquelle émerge donc de la cognition distribuée (même si chaque locuteur en réalise un modèle personnel selon les modalités de sa participation personnelle). En d'autres termes, un mot est un microsystème social microgénétique et autopoïétique réalisé épisodiquement par des acteurs biologiques et sociaux en interaction qui le matérialisent par exemplaires. Les définitions plus conventionnelles du « mot » dépendent de la manière dont le processus microgénétique est énoncé par le linguiste et transduit dans son modèle et sa construction théorique, laquelle dépend de protocoles communautaires et de valeurs pratiqués par la communauté d'école dont il se revendique et endosse l'uniforme militant (généraliste, énonciativiste, cognitiviste, voire énonciativiste). Par exemple, la psychomécanique du langage tente d'aborder la microgenèse lexicale avec la distinction puissance / effet, mais son incapacité à placer le fait social au cœur du « système de langue » l'oblige à centraliser la distinction parcours / épisode dans la tête du sujet cognitif, qui hébergerait un mot « en puissance » comme potentialité à réaliser par un mot « actuel » en discours, avec, pour le premier, un signifié de puissance abstrait qui prévoit l'ensemble des profilages discursifs possibles, ou « actualisations » : on reconnaît le même glissement argumentatif que celui de Peirce avec le qualisigne potentiel. On ne cherche pas à se poser en évaluateur des qualités des modèles, mais à expliciter la technique de pensée par laquelle ils se sont construits comme ils l'ont fait, s'imposant des distinctions, expositions, occultations, qu'ils n'ont pas nécessairement choisies mais se sont laissés imposer par leur propre logique non réflexivement maîtrisée faute d'un auto-guidage patadiscursif revendiqué et assumé. Chez Peirce, l'amalgame des épisodes et du courant qui les vectorise est manifeste : dans la citation précédemment donnée, on voit toute la différence entre *exemple* (de second ordre) et *exemplaire* (de premier ordre). C'est l'invention du *vocable* comme modèle lemmatique stabilisé par une transcription graphique ou phonétique qui fait le symbole : un objet à considérer, un representamen artificiel, découplé de ses relations contextuelles (morphosyntaxe phrastique, référence et engagement extralinguistique), un tout cloturé candidat à des distinctions internes et externes. Il serait tentant de dire qu'on a ici une conception du mot privé de sa microgenèse, sauf à considérer que cette idée (vision) introduit, ironiquement, un avatar supplémentaire de la microgenèse lexicale, et qui en vient à faire loi.

Chez Saussure, l'adoption d'une posture spectatorielle relativement à un artefact construit et « démicrogénétisé » induit une conception duale de l'idée de la vocabilité (le signifiant comme *image* acoustique, le terme *image* parlant de lui-même) et de celle de la concevabilité (le signifié comme image conceptuelle figurée par l'arbre de *arbor*, et de ce fait envisagée indépendamment du système d'oppositions formant chaque langue). L'invention de ce vocable symbolique de second ordre est étayée par force activité métalinguistique telle que la graphie, qu'elle soit orthographique ou par transcription phonétique focalisée sur l'imposition d'une lecture comme modèle lemmatique de vocalisabilité du vocable ; ou encore tout le travail métalinguistique de description des propriétés formelles, combinatoires et « sémantiques » du mot abstrait, travail réalisé par manipulation de symboles écrits du vocable oral, lui-même synthèse et amalgame du réseau d'interactions verbales où se réalise le mot vocal, par compactage microgénétique. Pour sa part, le signifié de langue se nourrit du discours sémantique et dictionnaire, qui stabilise le modèle sémantique, une orthodoxie dénotative et connotative enseignée à l'enfant scolarisé. On énonce ce modèle en se faisant interagir avec le mot isolé, comme si le dictionnaire n'était pas lui-même un discours, un contexte, un agent symbolique, le representamen d'une interaction verbale ignorée. Si le signe linguistique a acquis un signifiant et un signifié de référence, c'est parce qu'on a pris l'habitude de produire

des épisodes spéciaux qui stimulent la distinction effective des deux termes de la dualité rendus robustes dans le cadre d'une relation instituée : le modèle saussurien est la réponse au stimulus qu'il s'est lui-même imposé. Ceci risque d'être vrai de toute théorisation qui ne se prémunit pas contre ce risque, à commencer par le présent article, d'où la notion de patadiscours en guise de contre-feu. La dyadisation du signe saussurien n'est pas un problème en soi : elle est une expérience symbolique comme une autre qui, si elle s'assume comme acte technique spécifique, n'extrapole pas abusivement son effet à tous les types d'épisodes autrement énoncés (dans l'interaction située) et se positionne correctement dans le réseau phénoménogénétique, alors elle apporte son lot d'enseignements : le signe linguistique, comme le signe peircien, pourrait s'avérer un système microgénétique en réalisation par inscription dans un continuum du monadique au dyadique selon le degré de considération réflexive et de conjonction attentionnel sur la clôture du representamen au gré des matérialisations interactives. En revanche, le dyadisme saussurien place le débat de la motivation et de l'arbitraire sur le terrain dyadique qu'il a lui-même conçu comme seule option possible, alors que la modélisation du mot vocal comme épisode microgénétique nous replace sur le terrain monadique de l'énonciation. Les uns et les autres ne parlent pas de la même chose, et les deux terrains sont complémentaires : si la microgénése lexicale continue est vectrice de variation et de dispersion, sa reconcentration par le travail linguistique et dictionnaire est garante de la production d'un consensus qui assure au mot stabilisé la robustesse nécessaire à sa valeur d'unité de bonne pratique au sein du domaine consensuel d'interactions. Le mot *signe* lui-même neutralise cette distinction et nous joue le tour diabolique de nous porter à croire que le débat est d'emblée possible sur un terrain unifié. Face à cette situation, la progression scientifique passe par le « débouclage » de ces cycles qui s'ignorent. On cherche donc à modéliser le mot en tant que parcours microgénétique à partir de ses manifestations épisodiques, ses matérialisations qui émergent de l'interaction située, et sans pour autant nier l'émergence de la dimension duale et distinctive du mot de second ordre sous considération métalinguistique ; on se demande quelles propriétés empiriques sont à retenir au niveau spéculatif. La question est de savoir l'inscription corporelle et écologique des épisodes lexicaux doit jouer un rôle déterminant dans la constitution d'un modèle général de l'unité lexicale comme système social autopoïétique.

La théorie de la relation interlocutive (TRI) de Douay et Roulland se concentre sur l'interactivité en ramenant la dynamique des interactions verbales épisodiques à un modèle dynamique général de formatage de la relation interlocutive, en terme de distinction des rôles interlocutifs (configuration 1 : disjonction, configuration 2 : conjonction par annexion hiérarchique d'une configuration par l'autre) ou d'indistinction (configuration 0 : neutralisation du contraste disjonction / conjonction). Cette approche est impulsée par le désir de corriger le primat du sujet propre à la psychomécanique du langage<sup>19</sup> et d'y introduire l'interactivité sociale comme moteur de génération systémique, en lieu et place du rapport individuel et subjectif au monde extérieur mentalement intériorisé : la relation interlocutive remplace le tenseur binaire radical guillaumien. On comprend que la TRI s'est concentrée sur l'interactivité

---

<sup>19</sup> La PML oppose le « grand face-à-face » (Homme-Univers), constitutif du schème de la mécanique intuitionnelle (le « tenseur binaire radical ») porteur de tout acte de représentation et de construction de connaissance, et le « petit face-à-face » (Homme-Homme), domaine des rencontres entre sujets et des actes de communication. Cette distinction laisse entrevoir un sujet transcendantal unitaire et construit en préalable aux interactions. Tollis (2008) propose une relecture plus nuancée en termes de socio-opérativité, où la socialité joue plus qu'un rôle « d'habillage », notamment en tenant compte de la socialité intégrée au premier niveau. La TRI radicalise ce programme en faisant de la rencontre le substrat dont émerge le système cognitif qui sous-tend tout acte de production de connaissance par le langage, nécessairement interactif, articulant deux points de vue en construction et configurationnels : ceci revient à faire du petit face-à-face le fondement de la mécanique intuitionnelle à la place du grand, et donc à remplacer le tenseur binaire radical (et ses saisies) par la relation interlocutive (et ses configurations).

parce qu'elle a été poussée à le faire, mais s'est désintéressée de la corporalité parce que rien dans sa propre genèse conceptuelle ne l'y invitait.

Dans ces conditions, *quid* de la corporalité ? Très logiquement, le scénario est du même type. La thèse de Bottineau (1999) relevait une cohérence submorphémique générale au sein des morphèmes grammaticaux, repérée épisodiquement à partir de Bloomfield (1933). Bottineau commence par nommer cognèmes des marqueurs dont il considère que les gestes articulatoires reflètent iconiquement des gestes mentaux abstraits inscrits dans le « signifié de puissance », suivant la logique guillaumienne de la psycho-sémiologie et la méthode analogique de modélisation des psychosystèmes à partir d'indices isomorphiques (supposés tels), qualifiés de synapses<sup>20</sup> ; il s'intéresse également aux phonesthèmes lexicaux en vue de différencier (pour l'anglais) les submorphémies grammaticale et lexicale. La logique reste celle de l'encodage-décodage et la formalisation incarnée de l'information abstraite : le cognème transmet de cortex à cortex une information cinématique, exactement comme une décharge chimique transmet de neurone à neurone l'information d'un événement électrique à travers une synapse isolante. À partir de 2006, la cognématique se relie explicitement au paradigme de la cognition incarnée et non représentationnaliste de l'énaction : les actes de représentation sont ancrés dans la réalisation ou simulation de kinèmes phonatoires qui en sont la réalisation et non l'expression, et se réalisent dans les interactions verbales situées. Dès lors, l'introduction des critères de la corporalité et de l'interactivité dans la définition même du signe et sa capacité à faire sens devient inévitable.

Concernant la corporalité, le mot-acte vocal épisodique, proféré in situ par un locuteur biologique engagé, est réalisé par une boucle motri-sensorielle distribuée et inscrite dans un réseau de même nature : réarticuler le mot vocal produit ou convoque les impressions sensorielles multimodales enregistrées à l'occasion des articulations antérieures ; ces impressions sont à la fois linguistiques (sensations auditives, tactiles, visuelles) et non-linguistiques : selon les contextes et situations, le mot chien, en tant que signifiant-action, convoque à la fois les autres signifiants-actions linguistiques survenus dans des contextes analogues (par exemple *chien* employé comme insulte dans *Tintin*) et les classes de situations où le mot-action est intervenu (ici, l'invective en situation de conflit). Du fait que chaque mot est rencontré épisodiquement par chaque locuteur dans un paradigme de constructions verbales et de situations relativement convergentes dans une société et langue-culture donnée, chaque épisode est ressenti comme l'activateur potentiel d'un réseau diffus de réminiscences possibles : *Mais où est passé le chien ?* (on n'a pas à en fixer l'image, on se contente d'admettre que la chose est possible et que le chemin de concrétisation du référent est déterminé, donc inutile à effectuer), comme si le mot sélectionnait un réseau d'associations qui s'en trouvait en même temps inhibé : le mot crée l'impression de savoir de quoi on parle sans en déclarer un contenu de connaissance actuel, d'où une économie considérable (on se contente de savoir qu'on sait sans chercher à vérifier ce qu'on sait au juste). Dans les dictionnaires, l'inventaire des propriétés discursives et référentielles revient à modéliser en graphe l'ensemble du réseau d'associations potentielles auxquelles serait confronté un locuteur général, théorique et abstrait, qui se confronterait à un épisode synthétique spécial, l'entrée du dictionnaire, avec sa vocation à ouvrir l'ensemble du réseau construit.

Du point de vue de l'énaction, on envisage le mot comme un instrument au sens aristotélicien : sachant que le corps percevant se forme un modèle et une connaissance de la situation ambiante en la perçactant en s'appuyant sur les signaux disponibles, le corps parlant « se joue sa propre

---

<sup>20</sup> Distinctions sémantiques regroupées par une marque unique qui souligne leur unité systématique (exemple : au niveau morphémique, *le* article et clitique en français ; au niveau submorphémique, *l* des pronoms *il* et *le*). Pour une discussion de la notion de synapse, cf. Bottineau (2006 : section 3).



musique » et produit les perturbations intentionnelles nécessaires de manière à faire advenir aux consciences interactives des mondes pensés librement déterminés par rapport à ce que suggère la pression phénoménale ambiante ; la liberté de tout vocaliser (même imaginativement avec l'endophasie) crée la liberté de tout concevoir dans une situation donnée, avec ou sans rapport direct avec cette situation même. Le langage enrichit la perçaction ordinaire en créant la possibilité de faire advenir des mondes intentionnels initiés par des signaux issus du corps des agents plutôt que de l'espace extra-corporel : sachant que le monde perçacté et vécu est une construction qui s'ignore<sup>21</sup>, le monde pensé par l'activité langagière est une construction qui se connaît comme telle et, de ce fait, tend à se détacher de la première en s'assumant comme espace mental autonome capable de référer au premier ou de l'ignorer (Bottineau 2017). En ce sens, la parole est perturbatrice, créatrice, littéralement diabolique : elle immisce du signal humain au sein du signal naturel issu du monde en-soi et modifie le réel que l'on se fait énoncer.

La capacité des unités d'action lexicale et grammaticale passe tout particulièrement par la submorphémie : les phonesthèmes lexicaux réalisent des modèles de kinèmes ou d'affordances pragmatiques conventionnalisées, ils classifient les mots par modèles gestuels de micro-actions actions possibles ou affordances et catalysent l'accès aux unités lexicales par un « détour simplexe » (Berthoz 2009) ; les cognèmes permettent de restaurer des groupes de procédures de connexions qui constituent l'invariant des morphèmes grammaticaux et permettent de les ré-exécuter en n'ayant enregistré que leur motricité, ce qui représente l'énorme économie cognitive du fait de représentation. Sachant qu'un marqueur vocalisé s'entend, qu'un mot vocal écouté se « motorise » à l'audition (théorie motrice de l'audition langagière : Liberman & Mattingly 1985), de même qu'un mot lu ou pensé (endophasie), tout signifiant est vécu comme boucle sensori-motrice faisant advenir un monde mental, quel que soit l'angle d'attaque de l'épisode par l'agent dans l'engagement interactif bio-écologique. On estime donc pouvoir définir le signe, à ce niveau épisodique, comme la mise en œuvre d'une unité d'action corporelle et interactive à caractère ontosynthétique réflexif et maîtrisé, la « conçaction » régulée, une technique éthologique de conceptualisation complémentaire proprement humaine, hominisatrice. On résume ici un ensemble d'études antérieures sans insister davantage sur les contenus et fondements<sup>22</sup>.

Concernant l'interactivité, celle-ci se formalise de multiples manières dans les systèmes de langue : par les registres lexicaux, qui condensent le mode d'engagement participatif d'un locuteur dans une interaction située et en devenir interactif ; par le formatage des micro-systèmes grammaticaux en fonction des profilages de la relation interlocutive ; par les constructions

---

<sup>21</sup> Terminologie : Bottineau (2012ab) définit cette construction comme un *opéra* : un spectacle vu de l'intérieur du fait que le corps propre y est engagé en tant qu'agent matériel autonome. Bottineau (2017) ajoute que le monde réel vécu, produit par la *perçaction*, est *ontosynthétique* : paradoxalement, la perçaction, inaccessible à la conscience, synthétise ce qui apparaît in fine comme existant et prédonné, d'où la composition des idées antinomiques de *onto-* (existant, prédonné) et *-synthèse* (composition, création qui s'ignore). Étant contrainte par des signaux issus du monde en soi hypothétique, invisible, non objectif et intrinsèquement inconnaissable, le *X-monde* (où X signifie à la fois l'inaccessibilité et l'inconnaissabilité), la perçaction n'est pas invention pure et simple (sinon elle ne satisferait pas à l'exigence de couplage corps / environnement efficace nécessaire à la survie), elle est bien *synthèse* (élaboration d'un monde vécu propre à l'espèce et dont le contenu n'est pas le reflet de ce que l'on suppose exister sans pouvoir l'objectiver). En résumé, la perçaction, motivée par les signaux issus du X-monde, produit un réel ontosynthétique qui s'ignore en tant que synthèse, vécu comme *opéra* et non comme *spectacle* du fait de l'intégration du corps propre. Cela fait beaucoup de termes, mais condense en peu de texte l'idée d'une réalité énoncée qui s'ignore, en partie conditionnée par le langage, et au sein de laquelle la parole peut intervenir pour ajouter la conscience de la production d'un monde idéal distinct du premier, vécu comme complémentaire et conceptuel : la parole momentanée se définit comme *conçaction*.

<sup>22</sup> Cf. Bottineau (2017) pour la relation aux conceptions énergétiques et constituantes du languaging, le lien à Spinoza, Humboldt et Coseriu, la notion de *fata morgana* pour l'ontosynthèse, et le sens linguistique comme domaine de focalisation attentionnelle inscrit entre monadisation pragmatique et dyadisation épistémique.

syntaxiques, repensées comme parcours de coordination dialogale de co-production du « sens », ici aussi en termes conjonctifs et disjonctif (la relation interlocutive), avec une chronosyntaxe (effets de proaction, rétroaction, bouclages, anticipations corrélatives), et une variation typologique des modèles de coordination (qui dissout complètement la notion de « chaîne informationnelle », héritée du paradigme représentationnel-computationnel, encodagiste-décodagiste).

Dans ce contexte, on estime inévitable la modélisation d'un mot systémique comme microgenèse autopoïétique qui n'esquive pas l'inscription de la corporalité et de l'interactivité, lesquelles n'ont rien d'un habillage cosmétique appliqué à des abstractions seules dignes d'étude scientifique, occasionnellement sorties de la boîte noire à des fins de transaction commerciale, la « communication » au sens bühlérien et jakobsonien. Mais dès lors que le mot épisodique est pensé comme matérialisation interactive et réalisation d'un système microgénétique distribué, on ne voit plus guère comment procéder autrement.

Reste la question de savoir si les agents de parole épisodique vivent effectivement comme des unités d'action ce que les linguistes construisent sous cette dénomination. Après tout, comment le signe linguistique est-il vécu ? Monadique, ou dyadique ? La performance de la parole s'observe-t-elle réflexivement au point d'y discerner des objets et actes interprétables ? Par exemple, on peut se demander si, au sein du continuum phrastique, le mot vocal comme activateur efficace est observé et énoncé par propre son proférateur comme dénotateur d'une interprétation convenue et fixée par un discours, ce qui en ferait un symbole dès ce niveau. Jouons-nous à Peirce et à Saussure au quotidien sans le savoir ? La question semble paradoxale, mais il faut bien comprendre que pour que ce que le linguiste identifie comme un activateur délimité puisse fonctionner chez son performateur, celui-ci n'a nul besoin *a priori* de le repérer comme objet et entité, exactement comme on n'a nul besoin de distinguer son cerveau pour penser ou son estomac pour digérer. Et là, tout se complique, car on dispose d'indices contradictoires.

*Contre* l'activateur symbolique : le fait que l'enfant en acquisition, le *language builder*, puisse produire des chaînes intelligibles et pertinentes, mais au sein desquelles les unités lexicales n'ont pas pu être segmentées de son point de vue, comme « c'est le bo[r]del » dit par un enfant de deux ans pour partager l'exaspération du grand-père (Bottineau 2010) ; le fait que le discours oral et écrit renégocie continuellement les frontières signifiantes à la manière d'un laboratoire qui expérimente de nouvelles formules incantatoires (Poirier et Bottineau, ce volume) ; le fait que le mot comme segment clôturé et stabilisé n'a rien d'un universel typologique du langage humain (langues agglutinantes et polysynthétiques, avec des questions majeures de segmentation et renégociation, holophrases etc., cf. la théorie des aires chez Gustave Guillaume).

*Pour* l'activateur symbolique : le fait que l'enfant et l'adulte sont confrontés aux différentes éditions du même « mot », vocal et vocable (du fait de la cohabitation de l'écrit et de l'oral, le second rendant le premier transcribable et potentiellement observable) ; le fait que le changement et la créativité linguistiques passent par la manipulation des signifiants-actes à différents niveaux comme la métathèse (*formage* / *fromage*) et la verlanisation (*chien* / *iench*, la seconde forme symbolisant un acte communautaire de rébellion conventionnelle par rapport à la première, de ce fait repensée comme conservatrice). Les signes de tous niveaux sont observés, commentés, manipulés et régulés par toutes autorités expertes et profanes, de l'Académie aux blogs et réseaux sociaux les plus populaires.

En conséquence, le mot vocal articulé de premier ordre n'est pas *intrinsèquement* un symbole, mais un activateur. Ceci est vrai du mot parlé comme du mot ouï ou pensé, qui tous convoquent les motorisations somatisées, simulées ou imaginées qui président à l'activation sémantique. La

performance articulatoire opère son rôle d'amorçage hors de toute réflexivité réificatrice de nature à générer un representamen symbolifiable ; toutefois, elle est aussi entièrement ouverte à la mise en examen par observation, comparaison (avec l'écrit) et manipulation interactive qui en font un representamen potentiel, candidat à la réification en signe-objet offert au commentaire et à la création de symbole. Le mot vocal n'est donc pas un symbole en soi, mais sa réalisation au sein de réseaux dynamiques de performances actérielles et d'observations spectatoriennes interactives à géométrie variable l'inscrivent dans une problématique de la constitution des phénomènes, exactement comme pour le signe peircien en général. Cette problématique prend un relief particulier avec la *langue des signes*, devenue terminologiquement la *langue des gestes* compte tenu de la prégnance de l'expérience des signeurs comme performateurs d'activation d'impressions hétérogènes (mimiques, manuelles, proxémiques, oculaires), distribuées et interactives, écologiquement engagées, et où l'idée même de symbole semble inopérante, tant l'action, bien qu'observée, reste action.

Le mot écrit pose le même type de problèmes : il faut détricoter l'objet en y voyant un produit constitué par des corps engagés dans des relations et interactions. Sans entrer dans le détail, ce que « le mot écrit » dénote (en indifférenciant provisoirement la graphie lemmatique de l'entrée du dictionnaire de celle du texte écrit) dépend du type linguistique. En chinois, l'idéogramme évoque directement le « concept » idéal sans présumer de sa lecture, fluctuante au gré des insertions contextuelles, comme on le retrouve en japonais avec la diversité des lectures issues de divers dialectes sinitiques et yamatiques du fait de la collision des systèmes parlés et du recrutement d'une écriture unique pour couvrir l'ensemble. Pour l'égyptien hiéroglyphique classique, il se présente diverses phases évolutives, avec des hiéroglyphes à l'origine conceptuelle, puis réutilisables phonétiquement en se centrant sur leur syllabe ou voyelle accentuée (avec des textes qui hybrident diversement les stratégies). Dans les langues à caractères syllabiques (coréen actuel, katakana et hiragana japonais) ou tendanciellement phonétiques (alphabets romain et cyrillique ; alphabet arabe avec des contraintes particulières sur l'allographie contextuelle des consonnes et la transcription des voyelles), le signifiant écrit dénote ou évoque en premier lieu sa propre lecture, symbolisant le mot-acte vocal paradigmatique : le signifié de l'écrit est l'idée du signifiant oral, le « sens » n'advenant qu'au-delà de cette idée. Il est donc impossible de formuler ex nihilo une théorie universelle du signifié du mot écrit (ou du mot écrit en tant que symbole) et, en conséquence, du vocable oral qui cohabite avec lui pour les communautés parlantes qui pratiquent l'écriture. En outre, le mot écrit signifie différemment selon la modalité épisodique qui le réalise, comme on l'a vu en commentant Saussure et Guillaume.

## Conclusion

L'illusion symbolique part de l'impression fallacieuse que corps, esprit, monde, idées sont des entités et espaces prédonnés entre lesquels se déploient des relations d'échange informationnel. L'énaction explore comment un processus dynamique clôturé, par réalisé une communauté d'unités matérielles transitoires et interactives (les agents), fait advenir un monde propre, auto-synthétique vu du dehors pour l'observateur, mais onto-synthétique pour l'agent qui s'y inscrit en se différenciant du reste. La linguistique énaactive explore la dynamique langagière comme composante éthologique singulière et système social autopoïétique qui contribue à l'auto-détermination et l'accélération historique du profilage du monde ontosynthétique par les agents qui contribuent à le former, notamment en parlant. Tout tourne autour de processus générateurs d'effets qui se font passer pour ou se relisent comme objets en occultant leur synthèse. Pour cette raison, tout le « réel » vécu, en tant que construit ontosynthétique, est par définition biosémiotique, assisté par le langage dans le cas de l'humain : la parole immédiate ajoute une

procédure créatrice, réflexive et observable, donnant l'impression de produire un monde de sens idéal distinct de l'ontosynthèse non verbale (la perçaction), elle-même polarisée par le champ discursif qui la sous-tend en permanence. En conséquence, si tout n'est pas signe ou symbole, tout est opération signifiante, potentiellement observable, avec symbolisation émergente dans un cadre relationnel, processuel et dynamique. Les choses du monde ontosynthétique, en tant que systèmes microgénétiques en devenir, se réalisent épisodiquement par nos engagements corporels interactifs épisodiques, biologiques et situés ; se faisant, ils se laissent distinguer, opposer, observer, commenter, discuter, modifier, négocier, conventionnaliser ; conjointement, chosifier et symbolifier. Mots et symboles ne sont pas des choses inertes, mais des actes vivants qui font sens dans tous les sens du mot *sens*, des monades dyadisables. Lors des actes de verbalisation qui mobilisent des épisodes de mots en instance de devenir microgénétique, le sujet parlant et pensant produit de lui-même un épisode microgénétique qui apparaît rétroactivement comme un moment d'un ego ou d'une psyche robuste et continue : le languaging apparaît comme l'incantation qui constitue les objets auquel il serait censé référer.

### Références bibliographiques

- ARISTOTE (2000). *Métaphysique* (Traduction du grec ancien par J. Tricot). Paris : Vrin.
- BACHMANN, Talis (2000). *Microgenetic approach to the conscious mind*. Amsterdam : John Benjamins.
- BERTHOZ, Alain (2009). *La Simplexité*. Paris : Odile Jacob.
- BERTHOZ, Alain (2013). *La Vicariance*. Paris : Odile Jacob.
- BERTHOZ, Alain, ANDRIEU, Bernard (2011). *Le Corps en Acte. Centenaire de Merleau-Ponty*, Nancy : Presses universitaires de Nancy.
- BOTTINEAU, Didier (2006). Terminologie, terminographie et métalangue guillaumienne : problèmes actuels. Dans Franck NEVEU (dir.), *Syntaxe et sémantique* (p. 39-56). Caen : Presses Universitaires de Caen.
- BOTTINEAU, Didier (2010). Language and enaction. Dans John STEWART, Olivier GAPENNE, Ezequiel DI PAOLO (dirs.), *Enaction: toward a new paradigm for cognitive science* (p. 267-306). Cambridge, Mass : MIT.
- BOTTINEAU, Didier (2012a). La parole comme technique cognitive incarnée et sociale. *Linguistique et phénoménologie du langage, La Tribune Internationale des Langues Vivantes* 52-53, 44-55.
- BOTTINEAU, Didier (2012b). Le langage représente-t-il ou transfigure-t-il le perçu ? *Formes sémantiques, langages et interprétations : Hommage à Pierre Cadiot*, n° spécial de La TILV (La Tribune Internationale des Langues Vivantes), 73-82.
- BOTTINEAU, Didier (2014). Explorer l'iconicité des signifiants lexicaux et grammaticaux en langue française dans une perspective contrastive (anglais, arabe). *Le français moderne* 82/2, 243-270.
- BOTTINEAU, Didier (2017). Du languaging au sens linguistique. Dans D. Bottineau & M. Grégoire (éd.), *Langage et éaction : corporéité, environnement, expériences, apprentissages, Intellectica* 68, 19-67.
- BOTTINEAU, Didier, GREGOIRE, Michaël (éds.) (2017). *Langage et éaction : corporéité, environnements, expériences, apprentissages, Intellectica* 68.

- BOUQUET, Simon (1997). Benveniste et la représentation du sens : de l'arbitraire du signe à l'objet extra-linguistique. Dans Michel ARRIVE et Claudine NORMAND (éds), *LINX 9, Emile Benveniste vingt ans après*, 107-123.
- CHALMERS David J., MANLEY David & WASSERMAN Ryan (éds.) (2009). *Metametaphysics: New Essays on the Foundations of Ontology*. Oxford : Clarendon Press.
- COSERIU, Eugen (1968/2001). *L'homme et son langage*. Dans Hiltraud DUPUY-ENGELHARDT, Jean-Pierre DURAFOUR & François RASTIER (dirs.), *L'Homme et son langage* (p. 13-30). Louvain / Paris : Peeters.
- COURSIL, Jacques (2000). *La fonction muette du langage*. Matoury, Guyane Française : Presses Universitaires Créoles.
- DIETZ, Armin (2018). *The Origins of the Heart Symbol*. Disponible en ligne sur *Heart Symbol & Heart Burial* : <<http://herzbestattung.de/english/index.html>> (consulté le 20 novembre 2018).
- DOUAY, Catherine, ROULLAND, Daniel (2014). *Théorie de la relation interlocutive. Sens, signe, répliation*. Limoges : Lambert-Lucas.
- FRITH, Chris (2007). *Making up the Mind: How the Brain Creates Our Mental World*. Wiley-Blackwell.
- GIBSON, James J. (1976). The theory of affordances and the design of the environment. *Symposium on Perception in Architecture, American Society for Esthetics*, Toronto, October 1976. Republié dans Edward REED and Rebecca JONES (dirs.), *Reasons for realism : selected essays of James J. Gibson (1982)* (p. 127–143). Hillsdale, NJ, USA: Lawrence Erlbaum Associates.
- GIBSON, James J. (1979). *The ecological approach to visual perception*. Boston : Houghton Mifflin.
- GOODY, Jack (1979). *La raison graphique : la domestication de la pensée sauvage*. Paris : Éditions de Minuit.
- GREGOIRE, Michaël, BARNABE Aurélie, BOTTINEAU Didier & MAÏONCHI-PINO Norbert (2017) (éds.). *Langage et énonciation : problématiques, approches linguistiques et interdisciplinaires // Enaction, émergence du langage, production du sens, Signifiances (Signifying)*, 1, 1-3.
- HAGEGE, Claude (1985). *L'homme de paroles*. Paris : Fayard.
- HAGEGE, Claude (1993). *The language builder*. Amsterdam : John Benjamins.
- HERGE (1968). *Les Aventures de Tintin, Vol 714 pour Sydney*. Bruxelles : Casterman.
- HUMBOLDT, Wilhelm von (1836/1974). La différence de construction du langage dans l'humanité et l'influence qu'elle exerce sur le développement spirituel de l'espèce humaine ou Introduction à l'œuvre sur le kav. Dans *Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais* (Traduction de l'allemand par Pierre CAUSSAT) (p. 143-419). Paris : Seuil.
- KAE (2010). *D'où vient la forme symbolique du cœur ?* Disponible en ligne sur le site culture-generale.fr : <<https://www.culture-generale.fr/croyances/3654-dou-vient-la-forme-symbolique-du-coeur>> (consulté le 20 novembre 2018).
- KULL, Kalevi, HOFFMEYER, Jesper (2005). Thure von Uexküll 1908–2004. *Sign Systems Studies* 33/2, 487–494.

- LAVIE, René-Joseph (2003). *Le locuteur analogique ou la grammaire mise à sa place* (thèse de doctorat). Université Paris Ouest Nanterre, Nanterre.
- LIBERMAN Alvin M. & MATTINGLY Ignatius G. (1985). The motor theory of speech perception revised. *Cognition* 21, 1-36.
- LUHMANN, Niklas (1995). *Social Systems*. Stanford, CA : Stanford University Press.
- MACCHI, Yves (2000). L'anticipation syntaxique de l'attribut. Essai de chronosyntaxe. Dans Antoine RESANO (dir.) *Linguistique hispanique* (p. 395-413). Nantes : CRINI.
- MATURANA, Humberto (1988). Ontology of observing : the biological foundations of self-consciousness and the physical domain of existence. Dans Rod E. DONALDSON (dir.), *Texts in cybernetic theory : and in-depth exploration of the thought of Humberto Maturana, William T. Powers, and Ernst von Glasersfeld*. American Society for Cybernetics. Disponible en ligne sur <<http://cepa.info/597>> (consulté le 20 novembre 2018).
- MONNERET, Philippe (2014). L'iconicité comme problème analogique. Dans Luca NOBILE (éd.). *Formes de l'iconicité en langue française. Vers une linguistique analogique (Tome 2), Le français moderne*, 82/2, 46-77.
- MORRIS, Charles W. (1938). *Foundations of the Theory of Signs*. University of Chicago Press : Cambridge University Press.
- NIEVES, Alexander (2018). *Gottlieb : FDA to crack down on labeling nondairy products as milk*. Disponible en ligne sur *Politico* : <<https://www.politico.com/story/2018/07/17/almond-lactate-nondairy-milk-scott-gottlieb-725974>> (consulté le 20 novembre 2018).
- NOË, Alva (2004). *Action in Perception*. Cambridge (Mass.) : MIT Press.
- PAQUET, Marcel (2018). *Qu'est-ce que la peinture ?* Disponible en ligne sur le site de l'Académie de Philosophie de Charleroi : <<http://causasui.e-monsite.com/pages/textes/qu-est-ce-que-la-peinture.html>> (consulté le 20 novembre 2018).
- PEIRCE, Charles Sanders [1894]. What is a Sign? In Houser and Kloesel (eds). *The Essential Peirce. Selected Philosophical Writings. Vol 2. (1893-1913)*. Indiana University Press, 4-10.
- PEIRCE EDITION PROJECT (éd.) (1998). *The Essential Peirce, Volume 2 : Selected Philosophical Writings (1893-1913)*. Indiana University Press.
- POIRIER, Marine (2017). Esquisse des principes d'une *chronosignifiante*. *Signifiances*, 1 (3), 41-66.
- PUTNAM, Hilary (1981). *Reason, truth and history*. Cambridge : Cambridge University Press, 1-21.
- RAIMONDI, Vincenzo (2014). Interaction, coordination, *linguaging* : la matrice opérationnelle-relationnelle du langage. *Intellectica* 62, 35-49.
- ROSENTHAL, Victor (2005). Formes, sens et développement : quelques aperçus de la microgenèse. *Texto !* Disponible en ligne sur : <[http://www.revue-texto.net/Inedits/Rosenthal\\_Formes.html](http://www.revue-texto.net/Inedits/Rosenthal_Formes.html)> (consulté le 20 novembre 2018).
- ROULLAND, Daniel (2017). Langage et réplique. Dans Didier BOTTINEAU & Michaël GREGOIRE (éd.), *Langage et énonciation : corporéité, environnement, expériences, apprentissages*, *Intellectica* 68, 69-97.
- SAPIR, Edward (1983). Language and environment. Dans David G. MANDELBAUM (dir.) *Selected Writings of Edward Sapir in Language, Culture, and Personality*. Berkeley / Los Angeles : University of California Press.

- SEBEOK, Thomas A., UMIKER-SEBEOK, Jean. (éds.) (1992). *Biosemiotics. The Semiotic Web 1991*. Berlin and New York : Mouton de Gruyter.
- TIERCELIN, Claudine (1993). *C. S. Peirce et le pragmatisme*. Paris : Presses Universitaires de France.
- TIERCELIN, Claudine (2011). *Le ciment des choses : petit traité de métaphysique scientifique réaliste*. Paris : Éditions d’Ithaque.
- TOLLIS, Francis (2008). La linguistique de Gustave Guillaume : de l’opérativité à la socio-opérativité ? *Cahiers de praxématique* 51, 131-154.
- TOUSSAINT, Maurice (1983). *Contre l’arbitraire du signe*. Paris : Didier Érudition.
- UEXKÜLL, Jakob Von (2010). *A foray into the world of animals and humans ; with a theory of meaning*. Minneapolis : University of Minnesota Press.
- VALEUR, Bernard (2011). *La couleur dans tous ses éclats*. Paris : Belin.
- VON DER DUNK, Franck (2018). *Who owns the moon ? A space lawyer answers*. Disponible en ligne sur le site de PBSO News Hour : <<https://www.pbs.org/newshour/politics/who-owns-the-moon-a-space-lawyer-answers>> (consulté le 20 novembre 2018).
- VOSS, José (2017). *Le Langage comme force selon Wilhelm von Humboldt*. Paris : Connaissances et Savoirs.
- WERNER, Heinz (1956). Microgenesis and aphasia. *Journal of Abnormal Social Psychology*, 52, 347-353.
- WHORF, Benjamin Lee (1939/1956). The relation of habitual thought and behavior to language. Dans John B. CARROLL (ed.), *Language, Thought, and Reality: Selected Writings of Benjamin Lee Whorf* (p. 134-159). Cambridge, Mass. : MIT Press.